

9. Les modes de vie gay

Rédigé par Pierre-Olivier de Busscher

Les points clés

- **Une part importante des répondants indique avoir une relation stable avec un homme au cours des 12 derniers mois (68 %) ; il s'agit d'hommes appartenant à des catégories socioprofessionnelles favorisées, urbaines, assumant leur orientation sexuelle.**
- **Ces relations stables recouvrent des formes différentes en termes de "fidélité" et de cohabitation. Près des trois quarts des répondants ayant un partenaire stable indiquent également avoir eu d'autres partenaires sexuels masculins au cours des 12 derniers mois. Plus précisément, 36 % sont en couples ouverts (avec d'autres partenaires sexuels) non-cohabitants, 31 % en couples ouverts cohabitants, 21 % en couples fermés cohabitants et 12 % en couples fermés non-cohabitants. Ces formes de conjugalité sont constantes depuis 1997, alors que le célibat augmente.**
- **Exception faite des établissements commerciaux où les relations sexuelles sont possibles (saunas, backrooms) et, dans une moindre mesure, les lieux de dragage extérieurs, la fréquentation des institutions de la sociabilité homosexuelle recule proportionnellement au profit de l'utilisation d'internet.**

L'une des originalités de l'EPG est de permettre, à travers différentes questions contextualisant la vie sexuelle des répondants, une description des différents modes de vie des homosexuels masculins.

En effet, depuis les années 70, dans le monde anglo-saxon et depuis les années 80 en France, les différents travaux en sciences sociales sur les homosexualités ont montré comment le fait d'avoir des pratiques sexuelles "différentes" de la majorité de la population, stigmatisées - voire illicites dans certains pays -, non encadrées par des institutions tels que le mariage ou la famille²¹, tendait à la mise en œuvre de styles de vie spécifiques avec leurs propres normes, leurs propres codes, leurs propres espaces de socialisation et de sociabilité. Une première étude a ainsi été menée en France à travers le rapport Gay (1984) [1]. Dès 1985, la première EPG posait différentes questions sur la vie sociale des répondants, ceci au-delà des items sociodémographiques traditionnels [2]. L'hypothèse centrale qui sous-tendait ce choix était qu'on ne pouvait comprendre la sexualité des hommes gay ainsi que leur rapport à la prévention qu'en analysant son contexte : le(s) choix des partenaires, les conditions de rencontres de ceux-ci, les normes élaborées par l'individu dans le contexte de son appartenance (ou de son éloignement) au "milieu" gay. De manière sous-jacente, se posait alors la question de l'effectivité d'une identité collective gay, identité collective conditionnant la mise en œuvre d'actions ou de communications ciblées auprès de cette population [3].

Au fur à mesure des enquêtes, de nouvelles questions sont apparues, renforçant ainsi la possibilité de décrire des modes de vies relativement spécifiques, soit directement en lien avec l'épidémie de VIH (à l'instar des questions portant sur la dépression et les tentatives de suicide, dont différents travaux internationaux ayant montré la corrélation entre ces phénomènes et la prise de risques sexuelle et qui intègrent aujourd'hui souvent la question du rapport à l'épidémie) [4], soit en lien avec des transformations sociétales plus globales (le Pacs).

L'objectif de cette partie du rapport est donc de présenter les différents éléments qui permettent une esquisse des modes de vie gay, d'observer les évolutions à travers les trois dernières réalisations de l'EPG (1997, 2000, 2004) - sachant qu'au fur et à mesure de nouvelles générations apparaissent dans les échantillons²² -, de comprendre en quoi ces facteurs influent sur la vie sexuelle des personnes, sur la mise en œuvre des consignes de prévention et sur leurs stratégies vis-à-vis du dépistage.

9.1 CONSTRUCTEURS DE COUPLES ET "CHASSEURS SOLITAIRES" ?

La première des dimensions que nous permet d'étudier l'EPG est la distinction qui se met en œuvre en fonction de l'existence ou non d'une relation stable et en fonction des conditions de fonctionnement du couple. Pour ce faire, nous avons distingué cinq sous-groupes : d'une part, les personnes déclarant ne pas avoir eu de partenaire stable au cours des 12 derniers mois, d'autre part, quatre types de "couples"²³ : ouvert cohabitant, fermé cohabitant, ouvert non-cohabitant, fermé

²¹ Au sens où il existe une politique "familiale".

²² Ceci impliquant que nous mesurons tout, à la fois les évolutions des comportements dans le temps, mais aussi les transformations induites par les vagues de population entrant dans la vie affective et sexuelle.

²³ Répondants ayant déclaré au moins une relation stable durant les 12 derniers mois. Pour faciliter la lecture, nous utiliserons le mot "couple" ou "en couple".

non-cohabitant. La cohabitation est définie sur la déclaration des répondants (annexe 1). L' "ouverture" ou la "fermeture" du couple se base sur la réponse à la question "Au cours des 12 derniers mois, avez-vous eu des rapports sexuels avec des partenaires occasionnels ?" (annexe 1).

Le fait de ne pas déclarer de partenaire stable au cours des 12 derniers mois peut renvoyer à différentes réalités : soit ce "célibat" est choisi, soit il est subi, soit, pour les plus jeunes, cette question ne se pose pas encore en ces termes. D'où une hétérogénéité parmi cette sous-

population telle que l'on peut l'appréhender à travers l'EPG. Par contre, l'étude des facteurs en lien avec cette situation permet un repérage de conditions facilitant ou limitant la constitution d'un couple. La répartition par tranche d'âge amène un premier niveau d'information. Nous rencontrons ainsi une légère surreprésentation des plus jeunes, ce qui est cohérent avec le postulat précédemment mentionné (tableau 28). Cependant, l'élément le plus notable est la majoration des taux après 45 ans où 37,2 % des individus n'ont pas de relation stable contre 29,7 % pour les 20-44 ans ($p < 10^{-4}$).

TABLEAU 28

RÉPARTITION PAR CLASSES D'ÂGE DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable		Total	
	n	%	n	%	n	%
Moins de 20 ans	108	61,7	67	38,3	175	100,0
20-24 ans	399	67,1	196	32,9	595	100,0
25-29 ans	633	72,5	240	27,5	873	100,0
30-34 ans	784	71,6	311	28,4	1 095	100,0
35-39 ans	728	71,3	293	28,7	1 021	100,0
40-44 ans	571	67,3	278	32,7	849	100,0
45-49 ans	291	60,9	187	39,1	478	100,0
Plus de 50 ans	486	64,0	273	36,0	759	100,0

L'une des premières hypothèses qui pourrait expliquer cette majoration chez les répondants les plus âgés serait de faire le lien avec l'importance du nombre de personnes touchées par le VIH chez les plus de 40 ans. La répartition selon le statut sérologique des répondants confirme partiellement cette explication. Cependant, c'est avant tout la méconnaissance du statut sérologique qui marque cette population,

méconnaissance que montrent aussi bien les déclarations de ne plus être certain de sa séronégativité ou de ne pas savoir, d'une part, que le taux de non-réponse sur le statut sérologique, d'autre part (tableau 29), indiquant par la même un lien fort entre formes de conjugalité et recours au test de dépistage.

TABLEAU 29

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS SELON LE STATUT SÉROLOGIQUE VIH – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable		Total	
	n	%	n	%	n	%
Non-réponse	600	14,4	493	25,5	1 093	18,0
Séronégatif	2 687	64,7	910	47,1	3 597	59,1
Séronégatif mais plus certain / ne connaît pas son statut sérologique	442	10,6	305	15,8	747	12,3
Séropositif / malade du sida	424	10,2	225	11,6	649	10,7
Total	4 153	100,0	1 933	100,0	6 086	100,0

nb : n=6 086 car nous avons pris en compte les non-réponses sur la base que la non-réponse à la déclaration du statut sérologique était un élément faisant sens.

Par contre, si l'on observe les principales données sociodémographiques, ces "célibataires" ont tout à la fois : un niveau d'étude inférieur à la moyenne des répondants (22,2 % inférieur au bac contre 16,2 % chez ceux déclarant un partenaire stable, $p < 10^{-4}$), des revenus sensiblement plus faibles (20,4 % déclarent moins de 1 000 € par mois contre 15,2 %

chez ceux déclarant un partenaire stable, $p < 10^{-4}$) ; ils déclarent plus souvent avoir une majorité d'amis hétérosexuels (35,5 % contre 26,5 % chez ceux déclarant un partenaire stable, $p < 10^{-4}$) ou ne pas avoir d'amis du tout (4,7 % contre 1,2 % chez ceux déclarant un partenaire stable, $p < 10^{-4}$), ils se définissent plus fréquemment comme bisexuels

(8,4 % contre 4,4 % chez ceux déclarant un partenaire stable, $p < 10^{-4}$) et habitent plus souvent dans une agglomération de moins de 20 000 habitants (22,6 % contre 19,8 % chez ceux déclarant un partenaire stable, $p = 0,011$).

En ce sens, on peut légitimement poser l'hypothèse de formes d'isolement ou de vulnérabilités sociales cumulées qui influent sur la possibilité d'entreprendre une relation stable. Ce n'est bien évidemment pas le cas de l'ensemble de ce sous-groupe mais les différences significatives indiquent bien l'existence d'une population à la marge, à la fois de la "communauté" et probablement du monde social de manière plus générale (les 4,7 % déclarant ne pas avoir d'amis, dont l'un des marqueurs est précisément l'absence de relation stable).

Cette situation contredit partiellement le stéréotype d'un célibat choisi renvoyant à l'inscription d'un style de vie hédoniste marqué par la multiplication des partenaires. Deux indicateurs permettent de mieux saisir la diversité des situations de ceux ne déclarant pas de partenaire stable vis-à-vis de leur sexualité. En premier lieu, si l'on observe (tableau 30) le nombre de partenaires au cours des 12 derniers mois, la proportion des "hauts multipartenaires" est certes majorée chez les célibataires (18,1 % de ceux-ci déclarent plus de 50 partenaires contre 10,7 % de ceux déclarant un partenaire stable) mais, cependant, ils sont aussi près de 15 % à ne déclarer aucune relation, confirmant l'isolement affectif et sexuel d'une part non négligeable de ces hommes.

TABLEAU 30

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS SELON LE NOMBRE DE PARTENAIRES SEXUELS MASCULINS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable		Total	
	n	%	n	%	n	%
Aucun partenaire masculin	85	2,1	273	14,3	358	6,0
1 partenaire	1 158	28,2	125	6,6	1 283	21,3
2 à 9 partenaires	1 222	29,8	541	28,4	1 763	29,3
10 à 19 partenaires	600	14,6	280	14,7	880	14,6
20 à 49 partenaires	602	14,7	343	18,0	945	15,7
Plus de 50 partenaires	439	10,7	345	18,1	784	13,0
Total	4 106	100,0	1 907	100,0	6 013	100,0

Si l'on s'intéresse dans un second temps à l'ensemble des personnes déclarant avoir des partenaires occasionnels, là encore, on découvre certes une part plus importante d'individus ayant des relations très

nombreuses (21,6 % pour les plus de 50 partenaires durant l'année contre 15,6 % chez ceux déclarant un partenaire stable) mais sans pour autant que s'établisse un contraste flagrant (tableau 31).

TABLEAU 31

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS SELON LE NOMBRE DE PARTENAIRES SEXUELS MASCULINS, PARMIS CEUX DÉCLARANT AU MOINS UN PARTENAIRE SEXUEL OCCASIONNEL AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable		Total	
	n	%	n	%	n	%
1 partenaire	120	4,5	104	6,6	224	5,3
2 à 9 partenaires	1 004	37,3	509	32,5	1 513	35,5
10 à 19 partenaires	575	21,4	278	17,8	853	20,0
20 à 49 partenaires	573	21,3	337	21,5	910	21,4
Plus de 50 partenaires	420	15,6	338	21,6	758	17,8
Total	2 692	100,0	1 566	100,0	4 258	100,0

Ainsi, si la vie sexuelle des hommes n'ayant pas de partenaire stable est marquée par le multipartenariat, elle ne l'est finalement guère plus que celle des "couples ouverts" en dehors d'une majoration d'un groupe extrême à niveau très élevé de multipartenariat. À l'inverse, c'est bien plus l'absence totale de partenaires sexuels qui apparaît comme un élément notable. Ceci se retrouve dès lors dans la déclaration de la fréquentation des lieux de sexualité et de drague (saunas, lieux

de dragues extérieurs, internet, *backrooms*) qui ne diffère pas considérablement entre les "célibataires" et les "couples ouverts". Seule la régularité de la fréquentation change : là où nombre de personnes ayant un partenaire stable déclarent un recours occasionnel à ces lieux, les "célibataires" indiquent plus fréquemment une présence régulière (tableau 32). Dans ce cadre, l'exposition aux risques sexuels pourrait renvoyer à cette fréquence régulière d'usage des lieux.

À l'inverse les lieux de sociabilité non sexualisés et *a fortiori* les lieux "gay friendly" (restaurants, boutiques...) sont moins investis par les répondants n'ayant pas de partenaire stable, ce qui est à mettre

probablement en lien avec la relative faiblesse économique que nous notions précédemment.

TABLEAU 32

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS SELON LA FRÉQUENTATION DES LIEUX DE SOCIABILITÉ GAY PARMIS CEUX DÉCLARANT AU MOINS UN PARTENAIRE SEXUEL OCCASIONNEL AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable	
	n	%	n	%
Fréquentation de saunas				
Régulière	331	12,3	252	16,1
Occasionnelle	1 282	47,6	623	39,7
Fréquentation d'Internet				
Régulière	883	32,8	564	35,9
Occasionnelle	845	31,4	412	26,3
Fréquentation des lieux de drague extérieurs				
Régulière	387	14,4	315	20,1
Occasionnelle	1 166	43,3	621	39,6
Fréquentation des backrooms				
Régulière	340	12,6	214	13,6
Occasionnelle	976	36,2	544	34,7
Fréquentation des bars, clubs				
Régulière	676	25,1	377	24,0
Occasionnelle	1 240	46,0	631	40,2
Fréquentation des lieux "gay friendly"				
Régulière	624	23,2	273	17,4
Occasionnelle	1 396	51,8	742	47,3

Face à cet usage des lieux de sociabilité, l'une des hypothèses que nous pourrions poser serait celle d'un biais dû à la surreprésentation des personnes de plus de 45 ans, dont on peut penser qu'elles aient un moindre recours à une scène commerciale homosexuelle marquée fortement par une survalorisation de la jeunesse et éventuellement des occasions moindres de rencontres sexuelles. Cependant, elle ne se vérifie pas. En effet, si l'on observe les deux mêmes indicateurs "nombres de partenaires sexuels masculins dans les 12 derniers mois" et "fréquentation des lieux de sociabilité" sur un sous-échantillon ne prenant en compte que les 20-44 ans, nous retrouvons des tendances similaires : une majoration significative des personnes déclarant plus de 50 partenaires et un usage plus régulier des lieux de rencontres "sexualisés", mais sans pour autant que le portrait final soit radicalement différent des personnes déclarant un partenaire stable et des partenaires occasionnels. Ces différences démontrent surtout l'existence d'un groupe minoritaire ayant une activité sexuelle très conséquente, déterminant un style de vie particulier qui mène ces personnes à ne pas avoir de relation stable mais qui, en aucun cas, ne sont représentatives des célibataires.

Au-delà de la sociabilité et du nombre de partenaires, nous retrouvons des différenciations dans la sphère de l'intime. Ainsi, le recours à la pratique de la pénétration anale (active ou passive) avec les partenaires occasionnels n'est pas tout à fait identique, celle-ci apparaissant de manière plus systématique chez les hommes ne déclarant pas de partenaire stable (91,3% contre 86,4 % chez ceux en couple, $p < 0,001$).

Cette plus faible occurrence de la pénétration anale avec les partenaires occasionnels parmi les répondants en couple renvoie probablement à la possibilité pour ces derniers d'avoir une stratégie de prévention différenciée, réservant cette pratique au sein de leur couple. À cette impossibilité pour les "célibataires" d'avoir recours à une telle stratégie, se double un recours aux outils de prévention plus aléatoire, les positionnant ainsi dans une zone de risques plus importants (tableau 33).

Dès lors, l'absence de partenaires stables apparaît comme un marqueur d'une plus grande vulnérabilité aux risques VIH, sans que pour autant cette vulnérabilité ne soit liée à une équation simpliste renvoyant le "célibat" à une vie centrée sur la multiplication des partenaires. En dehors d'un groupe spécifique de "très hauts multipartenaires" qui représente 1 individu sur 5, les personnes n'ayant pas de partenaire stable ne se différencient pas fondamentalement des couples ouverts à des expériences extérieures. Par contre, le recours à la prévention est lui dégradé tout à la fois par l'impossibilité de recourir à des stratégies différenciées - l'existence d'un partenaire stable pouvant permettre le cas échéant de préserver, sous la condition du dépistage, une sexualité non protégée au sein du couple - que par un ensemble de facteurs socio-économiques et de proximité communautaire qui se cristallisent autour d'un certain isolement.

TABLEAU 33

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS AYANT UN PARTENAIRE STABLE OU PAS SELON L'UTILISATION DE GEL ET DE PRÉSERVATIF AVEC LES PARTENAIRE SEXUELS OCCASIONNELS, PARMI CEUX DÉCLARANT AU MOINS UN PARTENAIRE SEXUEL OCCASIONNEL AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 2004

	Avoir un partenaire stable		Ne pas avoir un partenaire stable		Total	
	n	%	n	%	n	%
Toujours	1 742	64,7	982	63,2	2 724	64,2
Parfois	449	16,7	338	21,7	787	18,5
Jamais	120	4,5	65	4,2	185	4,4
Non concerné	380	14,1	170	10,9	550	13,0
Total	2 691	100,0	1 555	100,0	4 246	100,0

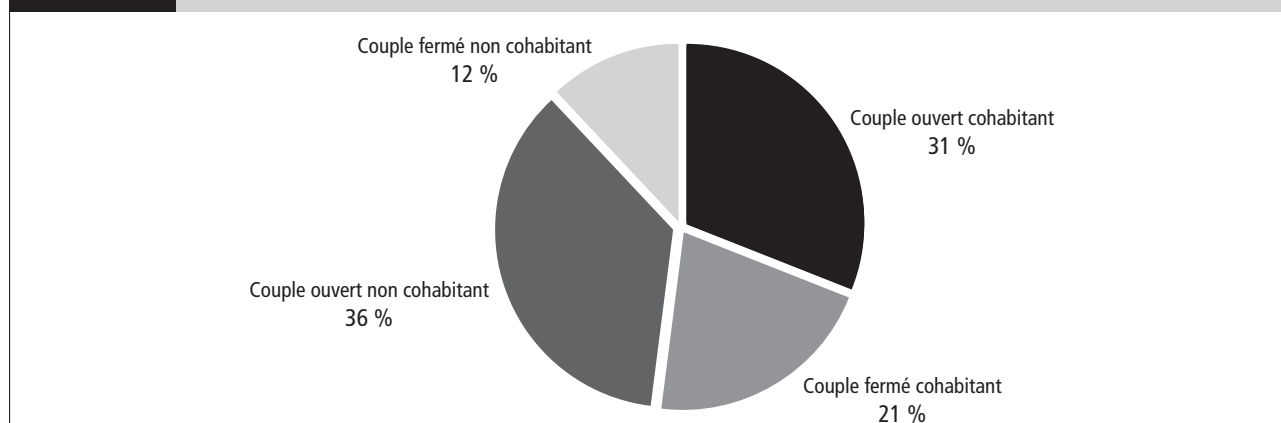
9.2 LES FORMES DE CONJUGALITÉ

Parmi l'ensemble des répondants, 4 153 hommes ont déclaré au moins une relation stable durant les 12 derniers mois, soit 67,2 % de l'échantillon. Sur ceux-ci, 3 670 ont répondu aux questions portant sur la cohabitation et la déclaration de partenaires occasionnels qui nous ont permis de définir une première typologie en termes de conjugalité.

Plus d'un couple sur trois (37 %) est un couple ouvert non-cohabitant, suivi par les couples ouverts cohabitants (31 %). La non-exclusivité dans la relation est donc un phénomène majeur constituant deux tiers des hommes déclarant une relation stable. Les couples fermés cohabitants représentent un peu plus d'un cinquième de l'échantillon, les couples fermés non-cohabitants un peu plus d'un dixième (figure 28).

FIGURE 28

FORMES DE CONJUGALITÉ AU SEIN DES COUPLES (N=3 670) – EPG 2004



Pour comprendre les différents facteurs conduisant à cette répartition, nous avons procédé à une analyse factorielle de correspondance (AFC) sur ces 3 670 répondants, permettant de mieux saisir les dynamiques à l'œuvre. Les questions retenues pour cette AFC sont d'ordres divers :

- des données factuelles sur le répondant et sur le couple :
 - la tranche d'âge du répondant,
 - la date du début du couple,
 - le nombre de partenaires hommes durant les 12 derniers mois,
 - la typologie couple ouvert/fermé cohabitant/non-cohabitant, susmentionnée,
 - le statut par rapport au Pacs et l'envisagement éventuel de celui-ci ;
- des données relatives aux valeurs ainsi que le ressenti sentimental :
 - la question "Pensez-vous que l'on puisse attendre d'un partenaire stable qu'il soit impérativement fidèle" ?

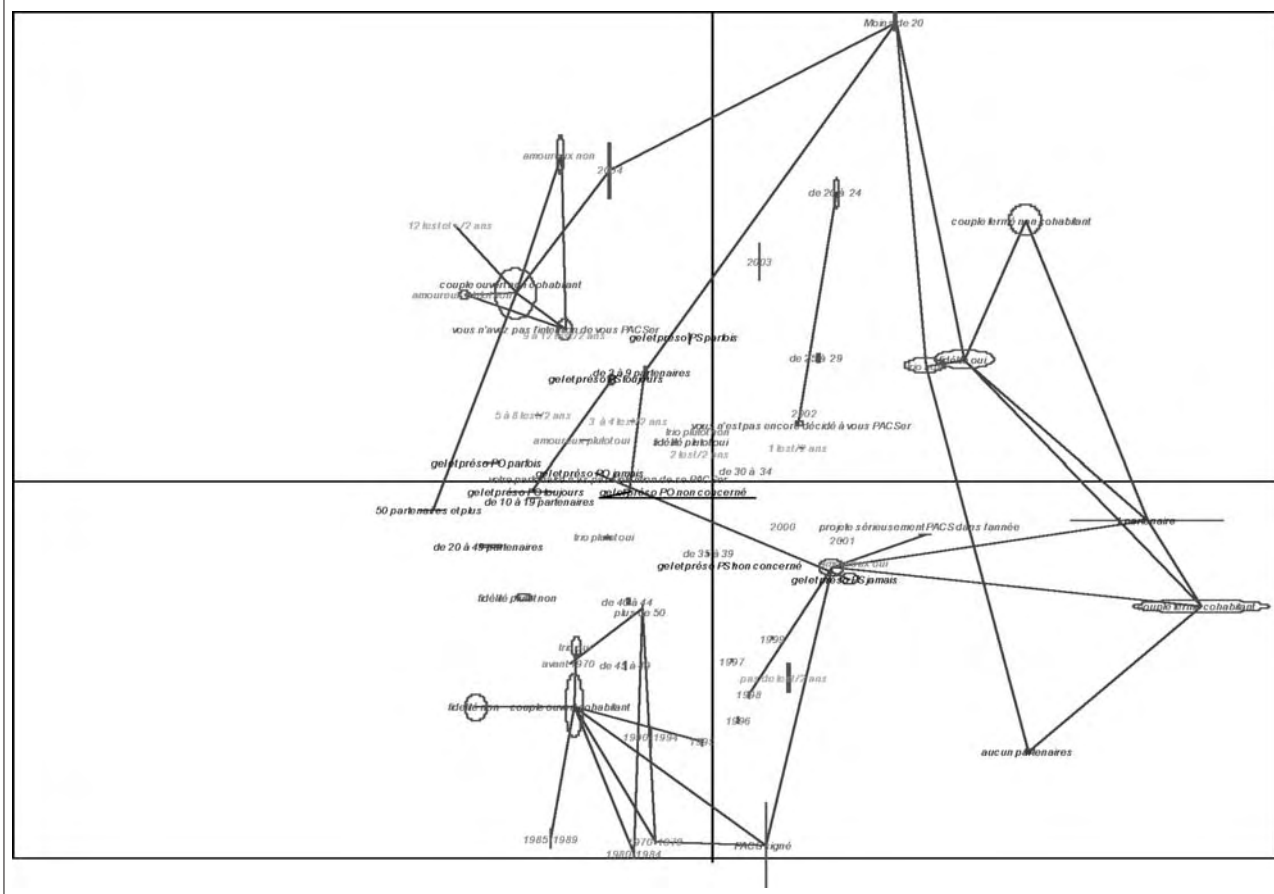
- la question "Pensez-vous que l'on puisse attendre d'un partenaire stable que vous ayez des relations ensemble avec d'autres partenaires" ?
- la question relative au sentiment amoureux vis-à-vis de son partenaire stable ;

- trois indicateurs sur la prévention :
 - utilisation du gel et des préservatifs avec les partenaires stables,
 - utilisation du gel et des préservatifs avec les partenaires occasionnels,
 - nombres de test de dépistage au cours de deux dernières années.

La cartographie de l'AFC présente ici le facteur 1/facteur 2 avec les principales contributions (ellipse) et quelques liens d'attraction entre les items. Celle-ci permet de manière visuelle d'appréhender les différentes réponses aux questionnaires les plus souvent liées les unes aux autres de manière significative.

FIGURE 29

ANALYSE FACTORIELLE DE CORRESPONDANCE DES FORMES DE CONJUGALITÉ AU SEIN DES COUPLES – EPG 2004



Le premier enseignement de la lecture de cette AFC (figure 29) est la manière dont les quatre formes de conjugalité se distinguent de manière cohérente, occupant chacune un des quadrilles délimités par les axes. Ceci confirme avant tout la qualité des données et la cohérence des réponses à l'enquête.

Le second élément central porte sur l'année du début du couple et l'âge du répondant. La première forme une courbe partant de l'année

2004 avec une surreprésentation claire des couples ouverts non-cohabitants, puis les années 2002 et 2003, avec là une présence plus importante des couples fermés non-cohabitants, les années 1999 à 2001 qui voient une représentation plus conséquente des couples fermés cohabitants, les années 1990 à 1998 qui voient une surreprésentation conjointe des couples ouverts et fermés cohabitants et enfin, les plus anciens couples (avant 1990), où la tendance repose sur le couple ouvert cohabitant.

TABLEAU 34

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LA DATE DE DÉBUT DE LA RELATION – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Avant 1970	7	58,3	2	16,7	2	16,7	1	8,3	12	100,0
1970-1979	30	54,5	15	27,3	9	16,4	1	1,8	55	100,0
1980-1984	56	62,9	20	22,5	9	10,1	4	4,5	89	100,0
1985-1989	91	65,5	23	16,5	20	14,4	5	3,6	139	100,0
1990-1994	151	50,7	66	22,1	63	21,1	18	6,0	298	100,0
1995	59	56,2	24	22,9	16	15,2	6	5,7	105	100,0
1996	52	51,5	27	26,7	16	15,8	6	5,9	101	100,0
1997	57	43,2	34	25,8	32	24,2	9	6,8	132	100,0
1998	78	50,0	39	25,0	28	17,9	11	7,1	156	100,0
1999	72	39,3	53	29,0	47	25,7	11	6,0	183	100,0
2000	75	30,7	65	26,6	75	30,7	29	11,9	244	100,0
2001	96	29,4	103	31,6	93	28,5	34	10,4	326	100,0
2002	119	26,3	116	25,7	156	34,5	61	13,5	452	100,0
2003	103	14,2	125	17,2	361	49,7	138	19,0	727	100,0
2004	66	12,4	22	4,1	344	64,5	101	18,9	533	100,0
Total	1 112	31,3	734	20,7	1 271	35,8	435	12,2	3 552	100,0

Le fait de cohabiter avec son partenaire stable suit donc une logique simple de construction du couple. Pour nombre d'individus, la décision de vivre ensemble n'est bien évidemment pas une décision anodine, elle s'élabore dans le temps et ce n'est que progressivement que les couples cohabitants deviennent majoritaires. Ceux qui se sont rencontrés en 2002, donc deux ans avant l'enquête, sont les premiers où les cohabitants représentent plus de 50 % de l'échantillon et il faut remonter à une date de rencontre antérieure à 1999 pour que l'on situe à plus de 75 % de taux de cohabitation. La question de l'unicité du partenaire semble suivre la même logique. Là aussi, plus la date de rencontre est ancienne, plus l'ouverture du couple à d'autres partenaires est probable. Se pose alors une question centrale pour comprendre les dynamiques qui sont à l'œuvre, ceci dès que l'on prend en considération le fait que ces différentes dates de rencontre sont bien évidemment partiellement déterminées par l'âge des individus. En caricaturant, cette courbe des dates de rencontres sur l'analyse factorielle renvoie-t-elle à une forme "d'histoire naturelle du couple

gay" allant d'une surreprésentation significative des couples non-cohabitants (2003 ; 2004) à une surreprésentation des couples fermés cohabitants (1999 à 2002 - même si ceux-ci en valeur absolue sont aussi nombreux que les couples ouverts cohabitants) pour s'achever sur une surreprésentation des couples ouverts cohabitants pour tout ceux s'étant rencontrés avant 1999 ? Cette hypothèse indique un étiolement probable de la relation stable ou du moins une transformation des relations au sein du couple qui conduit à une inévitable ouverture de celui-ci. Ou alors, ces répartitions renvoient-elles à des différences de normes et de valeur entre les générations en présence, différences qui pourraient trouver des explications macrosociologiques, comme par exemple l'institutionnalisation du couple gay que représente le Pacs ?

Cette question apparaît comme difficile à trancher à partir des autres facteurs. La répartition entre couples ouverts et couples fermés selon l'âge des répondants est décrite dans le tableau 35.

TABLEAU 35

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LEUR ÂGE AU MOMENT DE L'ENQUÊTE – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Moins de 20 ans	6	6,6	7	7,7	42	46,2	36	39,6	91	100,0
De 20 à 24 ans	67	18,8	74	20,7	146	40,9	70	19,6	357	100,0
De 25 à 29 ans	141	25,4	143	25,8	196	35,3	75	13,5	555	100,0
De 30 à 34 ans	234	33,5	158	22,6	238	34,0	69	9,9	699	100,0
De 35 à 39 ans	224	34,3	135	20,6	230	35,2	65	9,9	654	100,0
De 40 à 44 ans	197	39,2	93	18,5	176	35,0	37	7,4	503	100,0
De 45 à 49 ans	97	37,5	48	18,5	89	34,4	25	9,7	259	100,0
Plus de 50 ans	140	33,5	73	17,5	154	36,8	51	12,2	418	100,0
Total	1 106	31,3	731	20,7	1 271	35,9	428	12,1	3 536	100,0

Si effectivement le principe de fidélité dans la relation semble plus présent parmi les plus jeunes, il est cependant nécessaire de nuancer ce résultat à travers :

- 1) les biais importants que peuvent induire les faibles effectifs de répondants de moins de 24 ans et *a fortiori* de moins de 20 ans ;
- 2) le fait que dans toutes les tranches d'âge les relations ouvertes sont majoritaires ;
- 3) que, là encore, il paraît très difficile de démêler ce qui pourrait être de l'ordre de modifications générationnelles des valeurs et des normes, de ce qui serait de l'ordre de transformation d'un état d'esprit partant d'une relative inexpérience ou d'un relatif idéalisme chez les plus jeunes pour se confronter par la suite aux réalités du monde gay dont l'une des composantes est précisément l'importance du multipartenariat.

Les différents autres indicateurs portant sur les valeurs des répondants et leur ressenti sentimental s'inscrivent dans ce schéma de façon très cohérente : le souhait d'une fidélité impérative du partenaire stable

est avant tout le fait des couples fermés ; celui d'avoir des relations à plusieurs avec son partenaire, celui des couples ouverts cohabitants ; le ressenti d'être amoureux est à la fois le fait des cohabitants et des couples fermés – seules les personnes en couples ouverts non-cohabitants se déclarent "non amoureux" ou "plutôt pas amoureux" dans près d'1 cas sur 4 ; enfin, la signature d'un Pacs ou un projet sérieux de Pacs dans l'année est avant tout le fait des couples cohabitants, ce qui est, par ailleurs, l'une des conditions de cette signature.

À ces modes de vies, à ces formes de conjugalité très variées, les indicateurs en lien avec la prévention apparaissent comme relativement indifférents. Ainsi, le nombre de partenaires durant l'année est presque identique entre les couples ouverts cohabitants ou non, avec uniquement une légère surreprésentation (16,2 % vs 13,5 %) du très haut multipartenariat (plus de 50 partenaires) chez les non-cohabitants²⁴.

L'utilisation du gel et des préservatifs avec les partenaires occasionnels est, elle aussi, relativement identique entre les couples cohabitants et non-cohabitants (tableau 36).

TABLEAU 36

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET L'USAGE DU GEL ET DES PRÉSERVATIFS AVEC DES PARTENAIRES SEXUELS OCCASIONNELS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%
Toujours	741	65,5	826	63,4	1 567	64,4
Parfois	163	14,4	238	18,3	401	16,5
Jamais	56	4,9	55	4,2	111	4,6
Non concerné	172	15,2	183	14,1	355	14,6
Total	1 132	100,0	1 302	100,0	2 434	100,0

²⁴ L'attraction qui apparaît sur la cartographie des "de 2 à 9 partenaires" sur la partie haute de la cartographie est en fait liée à l'importance relative de "couples fermés non-cohabitants" déclarant plus d'un partenaire durant l'année. Ceci est lié d'une part, à quelques réponses incohérentes entre les deux questions sur le nombre de partenaires et le déclaratif d'avoir eu ou non un partenaire occasionnel durant l'année écoulée – les deux questions se situant à des endroits différents du questionnaire –, mais surtout, au nombre de "couples fermés non-cohabitants" constitués en 2003 et en 2004, susceptibles d'avoir eu d'autres partenaires avant la rencontre de leur partenaire actuel.

Enfin, seul le nombre de tests de dépistage durant les deux dernières années diffère de façon importante selon les groupes. Si l'on observe la sous-population, où le répondant déclare ne pas être séropositif, on voit qu'une démarche de dépistage réitérée est l'apanage

de ceux qui sont en couples ouverts non-cohabitants et que l'absence de test est celui de ceux en couples fermés cohabitants (tableau 37) – ce qui est cohérent, vu la relative ancienneté moyenne de ces couples.

TABEAU 37 RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LE NOMBRE DE TESTS VIH RÉALISÉS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS PARMIS LES SÉRONÉGATIFS ET SÉRO-INTERROGATIFS – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Aucun	169	20,2	193	33,5	98	10,5	49	15,6	509	19,1
1	213	25,5	171	29,7	235	25,2	97	30,9	716	26,9
2	195	23,4	117	20,3	251	26,9	84	26,8	647	24,3
3 ou 4	183	21,9	76	13,2	241	25,8	64	20,4	564	21,2
5 à 8	67	8,0	16	2,8	87	9,3	13	4,1	183	6,9
9 à 12	6	0,7	3	0,5	15	1,6	7	2,2	31	1,2
Plus de 12	2	0,2	/	/	7	0,7	/	/	9	0,3
Total	835	100,0	576	100,0	934	100,0	314	100,0	2 659	100,0

La relative différenciation des couples ouverts cohabitants ou non vis-à-vis de la démarche de dépistage mérite une réflexion plus approfondie sur la construction des liens de confiance dans le couple en regard du recours au test [5]. Alors que le nombre de partenaires occasionnels de ces couples ouverts ainsi que le recours au gel et aux préservatifs avec ceux-ci sont globalement identiques, le rapport à la démarche de dépistage diffère quelque peu et près de la moitié des répondants en couple ouvert cohabitant ont réalisé un test unique ou aucun test (alors que cela ne concerne qu'un tiers des non-cohabitants). Ceci renvoie très probablement à des stratégies de "negotiated safety"²⁵ plus à même de se mettre en place dans le cadre d'une institutionnalisation plus importante du couple, dont la cohabitation est le témoin. Si ces stratégies sont efficaces, elles réclament néanmoins une conduite stricte. Dans ce cadre, l'unicité ou l'absence de test au sein des couples ouverts cohabitants pose des questions en termes de santé publique, renvoyant aussi bien aux risques de contamination dans le couple en cas d'erreur de parcours sur l'extérieur d'un des deux membres, qu'à des découvertes tardives de séropositivité.

Bien évidemment la structure des couples modifie le rapport à la sociabilité gay et l'ensemble des lieux tournés vers la sexualité ou du moins la "dragage" réunit les personnes vivant en couple ouvert.

À l'inverse, les taux importants de fréquentation des lieux "gay friendly" (restaurants, boutiques...) de la part des couples fermés montrent à quel point la fermeté du couple ne se traduit absolument pas par un refus ou un abandon de la sociabilité homosexuelle (tableau 38).

Par contre, les différences d'usage de cette sociabilité se traduisent par l'appréciation de leur univers relationnel et les personnes vivant en couple fermé sont plus enclines à déclarer une majorité de personnes hétérosexuelles dans leur cadre amical. À l'inverse, les couples ouverts tendent plus facilement à avoir une majorité d'amis homosexuels (tableau 39). Cette dissymétrie peut trouver une explication dans deux hypothèses : d'une part, "l'ouverture" du couple (et donc le multipartenariat) est probablement une valeur partagée dans un milieu plus identitaire, plus à même d'avoir une approche communautaire dans son mode de vie, d'autre part, l'importance du cercle d'amis homosexuels peut être directement liée à l'ouverture du couple, certains de ces proches étant de fait les partenaires occasionnels du couple. Ceci renvoie à l'une des limites de l'enquête qui ne permet pas de faire la distinction entre des partenaires occasionnels "purement" sexuels et des partenaires occasionnels plus ou moins réguliers avec qui les individus peuvent entretenir des relations affectives réelles.

²⁵ Stratégie consistant à l'abandon du préservatif au sein du couple après la vérification des statuts sérologiques et à la protection systématique des relations hors couple.

TABLEAU 38

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LA FRÉQUENTATION DES LIEUX DE SOCIABILITÉ GAY – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant	
	n	%	n	%	n	%	n	%
Fréquentation des saunas								
Régulière	129	11,3	7	1,0	164	12,7	9	2,2
Occasionnelle	602	52,9	125	18,2	568	43,9	67	16,3
Fréquentation d'Internet								
Régulière	345	30,3	53	7,7	456	35,2	79	19,3
Occasionnelle	359	31,6	196	28,6	412	31,8	142	34,6
Fréquentation des lieux de drague extérieurs								
Régulière	160	14,1	8	1,2	171	13,2	16	3,9
Occasionnelle	485	42,7	98	14,3	588	45,4	81	19,8
Fréquentation des backrooms								
Régulière	152	13,4	4	0,6	143	11,0	5	1,2
Occasionnelle	432	38,0	77	11,2	464	35,8	60	14,6
Fréquentation des bars, clubs								
Régulière	246	21,6	136	19,8	351	27,1	67	16,3
Occasionnelle	543	47,8	335	48,8	581	44,9	193	47,1
Fréquentation des lieux "gay friendly"								
Régulière	290	25,5	209	30,5	278	21,5	85	20,7
Occasionnelle	587	51,6	420	61,2	683	52,7	228	55,6

TABLEAU 39

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LEUR CERCLE DE SOCIABILITÉ – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Majorité d'amis homosexuels	280	24,6	87	11,7	279	21,2	57	13,0	703	19,3
Majorité d'amis hétérosexuels	223	19,6	242	32,5	347	26,4	162	36,9	974	26,8
Autant d'homosexuels que d'hétérosexuels parmi les amis	622	54,7	405	54,4	674	51,3	212	48,3	1 913	52,6
Déclare ne pas avoir d'amis	12	1,1	11	1,5	14	1,10	8	1,8	45	1,2
Total	1 137	100,0	745	100,0	1 314	100,0	439	100,0	3 635	100,0

La question du Pacs, quant à elle, apparaît comme complexe (tableau 40). Nous avons déjà noté que ce dernier était l'apanage des couples cohabitants, ce qui apparaît logique, la cohabitation étant d'une certaine manière un début d'institutionnalisation. Par contre, les couples ouverts cohabitants présentent un pourcentage plus élevé (24,4 % vs 15,3 % chez les couples fermés cohabitants) de refus du processus du Pacs, soit par le répondant, soit par son partenaire.

On observe une surreprésentation importante de la population déclarant le plus de partenaires (34 % chez les plus de 50 partenaires dans l'année contre 24,7 % en moyenne dans l'ensemble des couples ouverts cohabitants). Si ce second résultat (tableau 41) reste cependant peu significatif, on peut néanmoins poser l'hypothèse que, pour un certain nombre d'individus, un type de refus du Pacs renvoie à une forme de revendication de la multiplicité des partenaires, voire d'un modèle "hétérosexuel" du couple.

	RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LEUR SITUATION VIS-À-VIS DU PACS – EPG 2004									
	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Pacs signé	350	31,3	203	27,5	22	1,8	4	1,0	579	16,7
Projette sérieusement de se pacser dans l'année	132	11,8	137	18,5	62	5,2	31	7,7	362	10,5
Votre partenaire n'a pas l'intention de se pacser	99	8,8	50	6,8	208	17,4	46	11,4	403	11,7
Vous n'avez pas l'intention de vous pacser	175	15,6	63	8,5	483	40,4	127	31,4	848	24,5
Vous n'êtes pas encore décidé à vous pacser	363	32,4	286	38,7	420	35,1	196	48,5	1 265	36,6
Total	1 119	100,0	739	100,0	1 195	100,0	404	100,0	3 457	100,0

	RÉPARTITION DES RÉPONDANTS EN COUPLE OUVERT COHABITANT SELON LEUR SITUATION VIS-À-VIS DU PACS ET LEUR NOMBRE DE PARTENAIRES – EPG 2004									
	De 2 à 9 partenaires		De 10 à 19 partenaires		De 20 à 49 partenaires		50 partenaires et plus		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Pacs signé	113	30,5	89	36,9	78	31,3	40	26,7	320	29,7
Projette sérieusement de se pacser dans l'année	50	13,5	24	10,0	26	10,4	12	8,0	102	9,5
Votre partenaire n'a pas l'intention de se pacser	29	7,8	16	6,6	26	10,4	18	12,0	71	6,6
Vous n'avez pas l'intention de vous pacser	55	14,8	41	17,0	32	12,9	33	22,0	149	13,8
Vous n'êtes pas encore décidé à vous pacser	124	33,4	71	29,5	87	34,9	47	31,3	334	31,0
Total	371	100,0	241	100,0	249	100,0	150	100,0	1 076	100,0

À l'inverse, mais de façon identique, la revendication du mariage comme un droit, même si elle est largement partagée par l'ensemble de

l'échantillon, est renforcée de manière significative chez les personnes vivant en couple fermé (tableau 42).

TABLEAU 42

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET LEUR OPINION SUR LE FAIT QUE L'OUVERTURE DU MARIAGE AUX COUPLES DE MÊME SEXE EST UN DROIT – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
D'accord et plutôt d'accord	965	85,5	668	89,2	1 104	84,8	368	85,0	3 105	86,0
Pas d'accord et plutôt pas d'accord	163	14,5	81	10,8	198	15,2	65	15,0	507	14,0
Total	1 128	100,0	749	100,0	1 302	100,0	433	100,0	3 612	100,0

Ainsi, les quatre formes de conjugalité que nous avons ainsi pu identifier possèdent des traits spécifiques vis-à-vis des déclarations de normes et de valeurs, des pratiques sexuelles et de prévention et des usages de la sociabilité. Nous n'avons pu que très partiellement répondre à la question des déterminants de ces spécificités, à savoir si celles-ci sont liées aux différentes générations ou bien à l'ancienneté du couple. Cependant, l'un des points qui paraît particulièrement pertinent à prendre en compte en terme de prévention sont les éventuelles

transitions d'une forme à l'autre d'organisation conjugale. En effet, le recours constant à la prévention avec le partenaire stable est un fait minoritaire parmi les couples cohabitants. Le processus d'ouverture au sein du couple devient alors un moment particulièrement sensible, en particulier si l'on fait le lien avec le recours au test, puisque 33,5 % des personnes en couple fermé cohabitant et 20,2 % des personnes en couple ouvert cohabitant n'ont réalisé aucun test, au cours de l'année écoulée.

TABLEAU 43

RÉPARTITION DES RÉPONDANTS SELON LA TYPOLOGIE DU COUPLE ET L'USAGE DU GEL ET DES PRÉSERVATIFS AVEC LE PARTENAIRE STABLE – EPG 2004

	Couple ouvert cohabitant		Couple fermé cohabitant		Couple ouvert non cohabitant		Couple fermé non cohabitant		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Toujours	268	27,7	129	19,5	514	44,1	133	34,3	1 044	32,8
Parfois	131	13,5	88	13,3	250	21,4	66	17,0	535	16,8
Jamais	421	43,4	345	52,2	257	22,0	131	33,8	1 154	36,2
Non concerné	149	15,4	99	15,0	145	12,4	58	14,9	451	14,2
Total	969	100,0	661	100,0	1 166	100,0	388	100,0	3 184	100,0

9.3 ÉVOLUTION DE LA SOCIABILITÉ GAY ET USAGE D'INTERNET

La comparaison avec les enquêtes de 1997 et 2000 ne permet pas de mesurer des transformations significatives dans ces formes de conjugalité²⁶. Seul le célibat voit une croissance linéaire entre les trois études (24,6 % en 1997 ; 27,6 % en 2000 ; 31 % en 2004). À l'inverse, deux questions portant sur la fréquentation des lieux (en 2000 et 2004) et sur la rencontre des partenaires (en 1997, 2000 et 2004) permettent de souligner des évolutions notables en termes de modes de vie.

En effet, en dehors des saunas et, dans une moindre mesure, les lieux de drague extérieurs, l'ensemble des institutions de la sociabilité homosexuelle recule proportionnellement au profit de l'utilisation d'internet (figure 30). Chez les moins de 30 ans, cette tendance culmine avec près de la moitié de l'échantillon (45,7 %) déclarant rencontrer des partenaires sur le web. Les données portant sur la fréquentation confirment cette tendance. La désaffection des lieux traditionnels de sociabilité est encore plus prononcée dans le milieu associatif communautaire, en particulier chez les moins de 30 ans. L'investissement dans la lutte contre le sida devient, quant à lui, presque marginal (figure 31), d'autant plus que les biais de l'enquête (diffusion dans la presse communautaire) devraient plutôt tendre vers une surreprésentation de cette population.

²⁶ L'ensemble des comparaisons 1997, 2000, 2004 se fait sur l'échantillon 2004 ayant répondu par voie de presse (2004^{presse}) pour éviter les biais liés à des modes de passations différents (internet en 2004).

FIGURE 30

ÉVOLUTION DE LA FRÉQUENTATION DES LIEUX DE RENCONTRE DES PARTENAIRES SEXUELS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS – EPG 1997, 2000, 2004^{Presse}

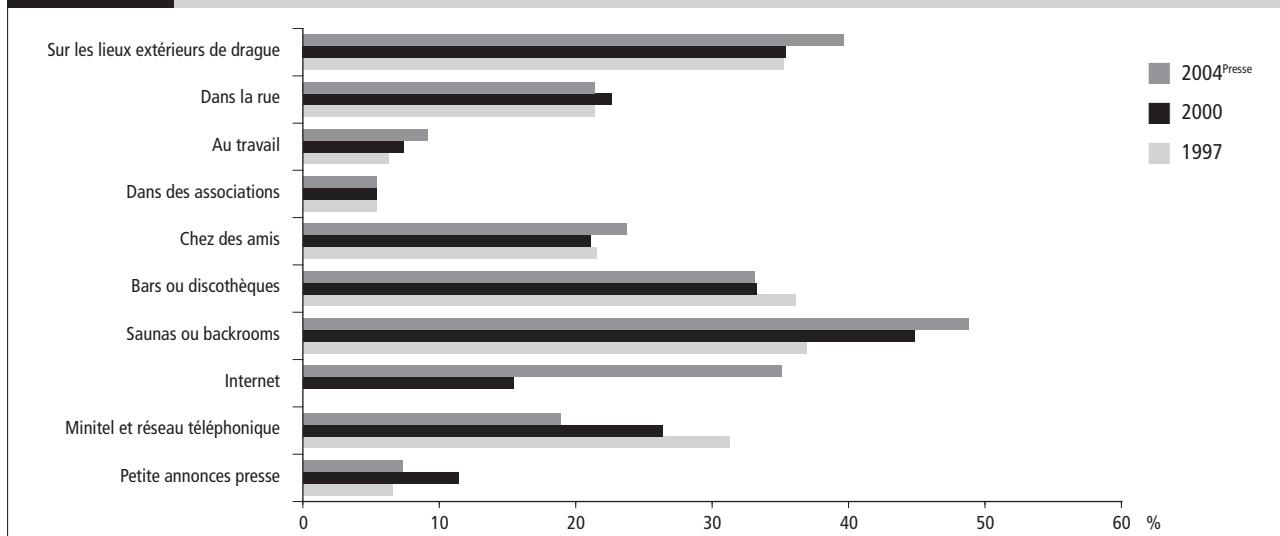
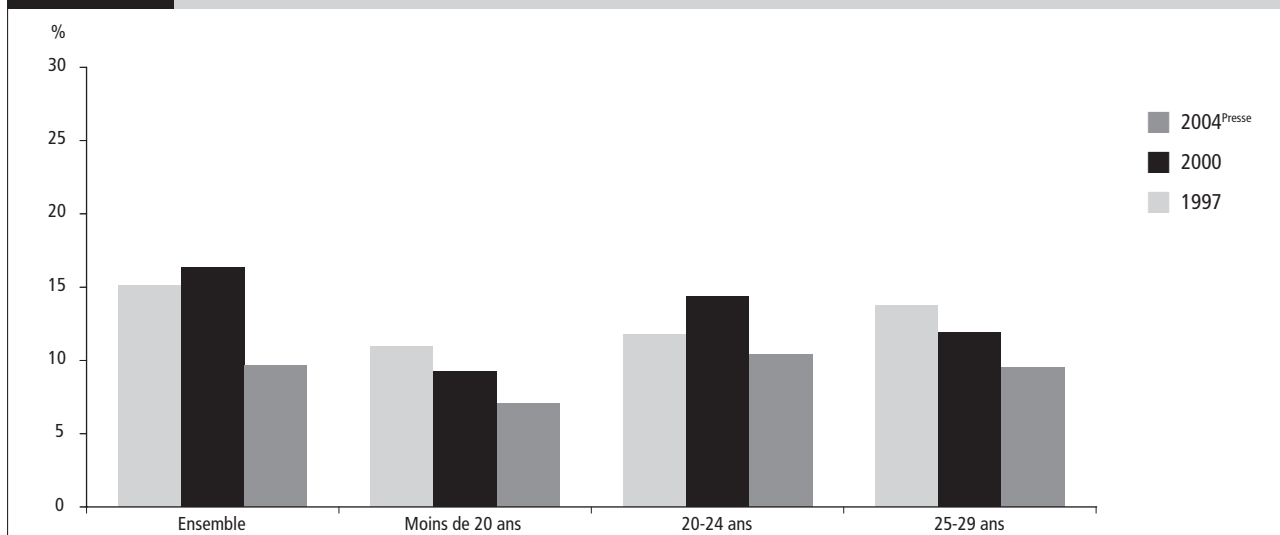


FIGURE 31

ÉVOLUTION DE LA FRÉQUENTATION DU MILIEU ASSOCIATIF LGBT PAR LES RÉPONDANTS SELON LEUR ÂGE – EPG 1997, 2000, 2004^{Presse}



Ces transformations posent dès lors la question des outils de prévention et plus largement celle de la socialisation en tant qu'homosexuel. Durant les années 90, tant les associations que les lieux commerciaux gay ont été le relais des politiques publiques [3]. Outre la diffusion du matériel de communication, ces institutions participaient à la socialisation des individus, à la construction de l'identité collective et par là même, au partage de valeurs et de normes, dont précisément les normes de prévention. Bien évidemment, d'autres modalités de rencontre des partenaires existaient, à l'instar du minitel, mais le recours à celles-ci avait lieu dans un contexte de démultiplication des lieux commerciaux et du tissu associatif. À l'inverse, l'émergence d'internet coïncide avec une relative désaffection des espaces mêlant sociabilité et rencontre de partenaires. Les lieux de drague extérieurs et les saunas, qui sont des espaces où la sociabilité collective est très limitée et sont

avant tout dédiés à la rencontre et à la sexualité, ne connaissent, eux, que de manière marginale cette désaffection.

On peut dès lors se poser, à terme, l'hypothèse d'une forme d'atomisation de la vie gay, le recours (solitaire) à internet et les lieux favorisant uniquement la "drague" et la sexualité devenant central, ceci d'autant plus que les jeunes générations semblent encore plus acquises à ces nouveaux usages.

Pourtant, dans le même temps, le fait de s'identifier en tant qu'homosexuel n'a jamais été un fait aussi massif pour l'ensemble de l'échantillon (90,9% se définissent comme homosexuel), en particulier chez les plus jeunes (tableau 44).

TABLEAU 44

ÉVOLUTION DE L'AUTODÉFINITION DE L'ORIENTATION SEXUELLE DES RÉPONDANTS PAR CLASSE D'ÂGE – EPG 1997, 2000, 2004^{PRESSE}

	1997		2000		2004 ^{presse}	
	n	%	n	%	n	%
Moins de 20 ans						
Homosexuel	64	81,0	98	86,0	112	88,9
Bisexuel	10	12,7	13	11,4	14	11,1
Hétérosexuel	0	0	0	0		0
Ne souhaite pas se définir	5	6,3	3	2,6		0
20-24 ans						
Homosexuel	447	85,1	440	90,2	394	91,4
Bisexuel	38	7,3	24	4,9	23	5,3
Hétérosexuel	1	0,2	0	0		0
Ne souhaite pas se définir	39	7,4	24	4,9	14	3,2
25-29 ans						
Homosexuel	703	90,3	848	91,8	599	93,9
Bisexuel	36	4,6	32	3,5	22	3,4
Hétérosexuel	0	0	2	0,2	2	0,3
Ne souhaite pas se définir	40	5,1	42	4,5	15	2,4

Cette précocité accrue de l'autodésignation comme homosexuel s'accompagne de taux de connaissance et d'acceptation de l'homosexualité par les parents en progression constante (connaissance par la mère : 1997, 61,6 % ; 2004, 69,7 % ; connaissance par le père : 1997, 45,2 % ; 2004, 54,1 % - acceptation par la mère : 1997, 75,2 % ; 2004, 88,4 % ; acceptation par le père : 1997, 60,5 % ; 2004, 81,9 %).

À l'inverse, si l'on s'intéresse à l'activité sexuelle, cette précocité ne se traduit pas par une vie sexuelle plus active ou un nombre de partenaires plus important, bien au contraire (tableau 45).

TABLEAU 45

ÉVOLUTION DU NOMBRE DE PARTENAIRES SEXUELS MASCULINS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS PAR CLASSES D'ÂGE – EPG 1997, 2000, 2004^{PRESSE}

	1997		2000		2004 ^{presse}	
	n	%	n	%	n	%
Moins de 25 ans						
Aucun	31	5,2	38	6,4	45	8,1
1	108	18,1	105	17,6	127	22,9
2 à 9	266	44,6	261	43,6	239	43,1
10 à 20	99	16,6	87	14,5	71	12,8
20 à 49	67	11,2	68	11,4	42	7,6
50 et plus	26	4,4	39	6,5	31	5,6
Total	597	100,0	598	100,0	555	100,0
25-29 ans						
Aucun	19	2,5	41	4,5	29	4,6
1	163	21,3	188	20,5	154	24,4
2 à 9	250	32,6	308	33,6	194	30,8
10 à 20	121	15,8	143	15,6	108	17,1
20 à 49	135	17,6	147	16,1	88	14
50 et plus	79	10,3	89	9,7	57	9,1
Total	767	100,0	916	100,0	630	100,0

L'enquête 2004 montre en effet un nombre relativement plus important de jeunes ne déclarant aucun ou un unique partenaire au cours de l'année. Le renforcement de l'affirmation identitaire apparaît alors comme indépendant de pratiques sexuelles effectives (en particulier chez les plus jeunes) ou de l'entrée dans un multipartenariat actif. Tout se passe comme si les transformations dans les usages de la sociabilité

permettent une affirmation en tant qu'homosexuel plus précoces sans pour autant que cela ait une traduction effective dans la pratique de la sexualité. Cette identification tient probablement à un accès plus aisé à des représentations de l'homosexualité durant l'adolescence et à la valeur plus positive que celles-ci peuvent véhiculer, et cela en comparaison avec la situation connue par les générations précédentes.

Les données de 2004 pourraient même permettre d'envisager une modification progressive des valeurs où la monogamie aurait une place sensiblement plus importante auprès des nouvelles générations²⁷.

En réintégrant dans l'échantillon 2004 la population qui a répondu sur internet²⁸, nous pouvons cependant affiner cette analyse. Ainsi, si l'on s'attache à la répartition du nombre de partenaires selon la

fréquence de l'utilisation d'internet chez les moins de 25 ans, on observe que, malgré tout, une présence régulière sur la toile conditionne fortement un nombre de partenaires élevé et, qu'à l'inverse, l'absence de partenaire ou un partenaire unique caractérise la population la moins présente sur le net (tableau 46). Cependant, quel que soit le nombre de partenaires, l'usage d'internet, régulier ou occasionnel, est majoritaire pour l'ensemble des catégories.

TABEAU 46

RÉPARTITION DU NOMBRE DE PARTENAIRES SEXUELS MASCULINS AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS SELON LA FRÉQUENTATION DES SITES INTERNET PARMIS LES RÉPONDANTS ÂGÉS DE MOINS DE 25 ANS – EPG 2004

	Fréquentation régulière de sites Internet		Fréquentation occasionnelle de sites Internet		Ne fréquentent jamais de sites Internet		Total	
	n	%	n	%	n	%	n	%
Aucun partenaire	8	15,1	22	41,5	23	43,4	53	100,0
1 partenaire	42	22,8	59	32,1	83	45,1	184	100,0
2 à 9 partenaires	97	29,1	154	46,2	82	24,6	333	100,0
10 à 19 partenaires	39	43,3	35	38,9	16	17,8	90	100,0
20 à 49 partenaires	33	50,0	20	30,3	13	19,7	66	100,0
50 partenaires et plus	29	61,7	13	27,7	5	10,6	47	100,0
Total	248	32,1	303	39,2	222	28,7	773	100,0

Cette apparente contradiction est probablement induite par l'usage varié que les gens font d'internet. Pour certains, il est une ressource communautaire apportant informations et connaissances sur l'homosexualité ; pour d'autres, une manière de se constituer un réseau de connaissances ou d'amis partageant l'identité gay, pour d'autres encore, il s'agit de rencontrer des partenaires sexuels. Sachant que pour chaque individu, ces trois niveaux d'utilisation peuvent co-exister et leur proportion peut varier dans le temps. Ainsi, si l'on observe la population déclarant fréquenter internet occasionnellement, seuls 47,9 % déclarent dans le même temps rencontrer des partenaires par ce biais. Ils sont à peine plus nombreux chez les moins de 25 ans où 50,5 % des utilisateurs occasionnels ont pris contact avec de futurs partenaires.

9.4 DISCUSSION

Les différents indicateurs que nous venons de décrire amènent à une réflexion sur la transformation des modes de vie gay.

Les premières EPG, de la seconde moitié des années 80 à la seconde moitié des années 90, avaient vu l'aspiration à une vie de couple devenir prédominante pour la population homosexuelle [6]. Le sida avait, dans ce cadre, été largement mis en avant comme facteur de cette évolution, le couple apparaissant tout à la fois comme un moyen de canalisation de la vie sexuelle et comme une force de non-isolement face à la présence de la maladie (que les personnes soient ou non touchées, par ailleurs). Or, l'EPG 2004 indique tout à la fois une plus forte proportion de personnes n'ayant pas de partenaire stable, en particulier chez les plus âgés, et permet de décrire une mutation des relations au sein des couples conduisant à l'ouverture de la majorité

d'entre eux dès que la relation compte quelques années. Par ailleurs, 7,1 % des personnes en couple ouvert cohabitant déclarent ne pas avoir de relations sexuelles avec leur partenaire stable. Ces différents facteurs questionnent les valeurs qui sous-tendent la construction ou non d'une relation stable et de son évolution dans le temps. De manière plus terre à terre, ils permettent aussi de se demander si la banalisation de l'épidémie n'entraîne pas un retour à une situation plus proche de celle des années 80, où l'aspiration à la vie de couple paraissait moins importante, du moins pour un nombre non négligeable d'individus.

Du point de vue de la prévention, nous avons pu montrer comment les différents "statuts" conjugaux étaient liés à des spécificités dans les pratiques sexuelles et de prévention (entre "célibataires" et couples) ou dans le recours au test de dépistage. Si on écarte l'hypothèse extrême selon laquelle les différences ne seraient liées qu'à des transformations générationnelles, il convient alors d'envisager les processus de changement dans les arrangements conjugaux, comme des dates essentielles dans la définition des stratégies individuelles de prévention : l'entrée dans une nouvelle relation stable, la décision de fermer ou d'ouvrir la relation et la mise en place de la cohabitation apparaissent comme autant d'événements globaux qui dépassent, en termes de conséquences, très largement la simple dyade et se répercutent tant au niveau social qu'au niveau de l'intime. De plus, il paraît envisageable d'imaginer qu'au sein de ces transformations, les deux partenaires peuvent ne pas être au même stade dans la dynamique de la relation, aucun item de l'EPG ne nous permettant de savoir si l'ouverture du couple est partagée ou à l'insu du partenaire stable. On peut cependant noter qu'à la réponse à la question portant sur le souhait de la discrétion en cas d'infidélité du partenaire, 59,9 % des personnes en couple ouvert souhaitent (oui ou plutôt oui) que leur partenaire soit discret

²⁷ On ne retrouve pas en effet une croissance aussi importante de la monogamie parmi les autres tranches d'âge.

²⁸ Ce qui ne nous permet plus de faire de comparaison avec les études antérieures.

contre 40,1 % qui ne le souhaitent pas (non ou plutôt non). Cette répartition presque égalitaire est probablement l'indicateur de réalités très diversifiées quant à un positionnement commun des deux partenaires par rapport à ces relations extérieures.

Dès lors, se pose la question de pouvoir aborder la prévention dans une perspective dynamique en considérant que les personnes procèdent à des réajustements pragmatiques en fonction de leur situation individuelle et de la manière dont ils projettent leur possible évolution. Ceci repose de manière forte la question récurrente portant sur la lassitude face aux préservatifs et de la gestion de l'épidémie au long terme²⁹. Si on ne peut contester que des phénomènes d'usure puissent avoir un rôle dans le retour au risque, il convient de s'interroger tout autant sur le fait que des stratégies de prévention mises en place dans une situation donnée peuvent devenir caduques au fil des aléas des parcours individuels, tant au niveau relationnel et affectif qu'au niveau d'un environnement plus large.

C'est, dans le même temps, au niveau de cet environnement que se situe l'une des évolutions les plus importantes avec la place centrale prise par le développement d'internet. Le rôle de média virtuel est non univoque et dépasse largement la simple question des sites de rencontres. Le phénomène est majoré chez les plus jeunes et l'on peut penser que son accessibilité depuis l'ensemble du territoire favorise grandement le processus de socialisation en tant que gay, se traduisant par une précocité accrue de l'identification comme homosexuel³⁰.

Mais, au-delà des nouvelles générations, la progression du web marque aussi les individus plus âgés. Là encore, il s'agit de s'interroger sur les dynamiques d'évolution des personnes, internet apportant une "offre", certes au niveau des possibilités de rencontres, mais aussi sur l'éventail des représentations et des normes. Une analyse anthropologique des établissements gay à Paris [7] montrait comment le processus concurrentiel dans une métropole entraînait des formes de spécialisation de ceux-ci, favorisant par la suite un éclatement de l'homosexualité identitaire en des formes de niches subculturelles renvoyant aux générations, aux représentations de la masculinité, aux pratiques sexuelles préférentielles... Ce phénomène commun aux grandes capitales occidentales est bien sûr beaucoup plus diffus sur le reste du territoire, y compris dans les grandes villes régionales qui ne possèdent tout au plus qu'une dizaine d'établissements. Avec internet, ce processus est à même de devenir global avec le risque, vis-à-vis des stratégies de communication préventive, d'une identité homosexuelle morcelée et le développement de réseaux interindividuels spécifiques et relativement hermétiques les uns aux autres. On peut alors poser l'hypothèse qu'ici aussi les positionnements des individus dans un champ³¹ de l'homosexualité partiellement bouleversé entraînent des ajustements vis-à-vis de la sexualité et de la prévention permettant de mieux comprendre le relâchement dans la pratique du safer sex sans pour autant se résumer à la question de la lassitude face au préservatif. En tout cas, cette évolution dans la sociabilité gay que permet d'appréhender l'EPG 2004 plaide pour la poursuite et l'approfondissement des travaux portant sur la géographie du web communautaire et des usages sociaux des internautes³².

■ RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] Bach-Ignasse Gérard (eds). Rapport Gay, Paris, Persona, 1984.
- [2] Pollak Michaël. Les Homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie, Paris, A-M Métailié, 1988.
- [3] de Busscher Pierre-Olivier. "Saisir l'insaisissable. Les stratégies de prévention du sida auprès des homosexuels et bisexuels masculins en France (1984-2002)". In: Broqua Christophe, Lert France et Souteyrand Yves. Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires, Paris, ANRS/CRIPS, 2003.
- [4] Shelly Marc *et al.* Suicidalité, estime de soi, prises de risque sexuel, dépistages répétés (et solidarité des conduites à risque) chez les jeunes hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes (HSH) : une étude exploratoire, Paris, Aremedia, 2002.
- [5] Mendès-Leite Rommel. "Identité et altérité : protections imaginaires et symboliques face au sida", *Gradhiva*, n°18, 1996.
- [6] Schiltz Marie-Ange. Les homosexuels face au sida : enquête 1995. Regard sur une décennie d'enquêtes, Rapport CAMS/Cermes/ANRS, 1998.
- [7] de Busscher Pierre-Olivier. "Le monde des bars gay parisiens : différenciation, socialisation et masculinité", *Le Journal des anthropologues*, n°82-83, 2000.
- [8] Pinell Patrice, Broqua Christophe, de Busscher Pierre-Olivier, Jauffret Marie et Thiaudière Claude. Une épidémie politique : la lutte contre le sida en France (1981-1996), Paris, PUF, 2002.
- [9] Léobon, A. "Les usages & les impacts d'Internet dans la population homo & bisexuelle masculine", <http://gaystudies.org/recherche/barebacking/methodologie.htm>

²⁹ Un bon exemple de ce type d'interprétation se retrouve dans la production associative qui souligne avant tout un phénomène d'usure face à la prévention.

³⁰ Ceci au sens où les bars comme les associations sont le plus souvent situés dans les grandes capitales régionales et parfois dans des villes moyennes, les ressources communautaires proposées par internet peuvent se diffuser sans pour autant que le jeune ait besoin de posséder une relative autonomie.

³¹ Nous utilisons ici la notion de champ social au sens de Bourdieu en tant qu'outil pertinent pour comprendre la façon dont s'organisent les différentes institutions de l'homosexualité (associations, commerces, presse, production "culturelle"...) [8].

³² Voir les travaux pionniers d'Alain Léobon [9].